

Pour en finir avec l'hygiénisme

Luc Lévesque

Number 62, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46543ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, L. (1995). Pour en finir avec l'hygiénisme. *Inter*, (62), 2–4.

Pour en finir avec

**Peut-on vraiment sauver
les centres urbains des
affres de la désagrégation
par les bons soins
d'aménagements voulant
perpétuer l'image
réconfortante d'une cité qui
n'existe plus vraiment ?
Comment justifier la
persistance d'une vision
urbaine misant sur le
carcan d'une
monumentalité figée
à l'heure où l'automobile
et l'accélération
des technologies de
télécommunication
achèvent d'accomplir la
« dissolution de
l'espace public » ?
L'agora ne s'incarne
désormais plus dans la cité
qu'au gré des événements
médiatisés qui l'animent
épisodiquement alors
que plus rien ne semble
pouvoir freiner l'exode vers
les zones de l'aliénation
programmée...**

Les salons en connexion de plus en plus totale et virtuelle avec le monde et les méga-centres d'achats/attractions constituent aujourd'hui les pôles d'un embrayage paroxysmique de la consommation, reléguant au second plan l'importance structurelle traditionnelle des noyaux urbains. La logique centrifuge oriente l'investissement et le choix d'implantation des entités commerciales et corporatives, l'image de marque passant bien davantage actuellement par l'achat d'une présence médiatique importante que par un positionnement stratégique au centre-ville.

Que faire alors de ces centres troués lorsque le taux de vacance des immeubles existants demeure élevé et qu'aucune tendance ne semble pouvoir contrecarrer systématiquement la situation ?

S'il est de plus en plus utopique et stérile de continuer à fantasmer sur une densité et un « savoir-faire » datant du XIX^e siècle, il est par contre urgent de s'attarder sans sauf-conduit à redéfinir la fonction de cette centralité ravagée.

Pour ce faire, il faut partir du potentiel et des besoins des populations qui l'habitent, des populations qui se caractérisent principalement par une certaine marginalité face au conformisme régnant. En effet, qu'elle soit imposée par des conditions socio-économiques difficiles ou le fait d'un choix culturel de mode de vie, la marge ne s'inscrit pas tant en périphérie qu'au centre de la cité contemporaine, dont elle forme de plus en plus l'âme véritable. Renversement révélateur, qui questionne la légitimité des préoccupations hygiénistes et normalisantes sous-tendant les actions de nombreuses administrations municipales dans leur entreprise de revalorisation des centre-villes. Il faudrait en finir avec cette méfiance viscérale envers les populations qui s'activent encore dans ces quartiers supposément déchus et cesser de tenter futilement d'en maquiller l'image pour plaire au bon goût de ceux qui hésitent à y mettre les pieds.

Que penser, par exemple, de la récente Place de la Paix à Montréal, s'inscrivant face au Monument National sur le boulevard Saint-Laurent à deux pas du « Red Light » de la métropole ? Issue d'une démarche honnête de design urbain voulant restructurer le Faubourg, celle-ci ne paraît-elle pas futile dans cet environnement sauvage criblé de friches ? Faut-il vraiment toujours travailler contre l'indéterminé plutôt qu'avec lui ? L'aménagement informel du terrain vague jouxtant le bar laitier qui fait face aux Foufounes électriques ou le langage estival de tables à picnic sur les trottoirs de la rue Saint-Laurent ne sont-ils pas finalement plus porteurs de sens aujourd'hui que d'onéreuses formalisations cartésiennes ? Enfin, des interventions interstitielles plus ou moins anonymes et des projets de paysagisme alternatif, comme *Les jardins imprévus* réalisés à Montréal en 1991 par plus d'une vingtaine d'artistes, ne participent-ils pas d'une sensibilité urbaine actuelle autrement plus forte que les aménagements standards et prévisibles que l'on charrie aux quatre coins de la planète ?

l'hygiénisme



La Place de la Paix constitue la première phase du plan de redéveloppement du faubourg Saint-Laurent qui se base sur une étude réalisée par Melvin CHARNEY en 1990 pour le compte du Service de l'habitation et du développement urbain de la Ville de Montréal.

La thèse sous-jacente du plan, bien qu'elle s'appuie sur une analyse minutieuse et intéressante de l'évolution de la structure urbaine montréalaise, reste néanmoins collée à l'espoir factice d'une restauration en filigrane de la ville classique et harmonieuse issue du XIX^e siècle plus ou moins détruite par les bouleversements modernistes de l'après-guerre. La rationalité méthodologique ne cache-t-elle pas là un blocage perceptuel teinté de nostalgie, une nostalgie de la « bonne forme » dont il faudrait se départir pour explorer enfin sans a priori la matière accidentée de la cité actuelle ?



Un polissage exagéré de la *Polis* implique une police pour en maintenir artificiellement le lustre.

Les Foufounes Électriques, ce fameux bar de la rue Sainte-Catherine, véritable temple de l'alternative et de la culture urbaine montréalaise, a fait l'objet ces dernières années de nombreuses attaques policières qui sous différents prétextes plus ou moins abusifs ont contribué à sa fermeture. Maintenant qu'il est revenu à la vie sous de nouvelles conditions d'opération (coopération impérative avec la police, caméras de surveillance et décoration non-violente), souhaitons que le bouillonnement culturel qui a vu naître ce bar au début des années 80 persiste aujourd'hui malgré tout. D'autres foyers d'activation devraient aussi émerger et prendre le relais !



Il ne s'agit pas ici de prôner un abandon complet aux forces du chaos et de l'entropie mais bien de viser des pratiques ou des stratégies qui évitent la surdétermination et intègrent l'hétérogénéité spécifique du contexte dans les prémisses de leur développement.

À Québec, dans l'immense no man's land qui ponctue la basse-ville, on peut observer côte à côte deux approches d'aménagement aux antipodes l'une de l'autre. L'Îlot Fleurie, issu d'une prise en charge communautaire dans la lignée des « jardins ouvriers » européens constitue un véritable espace des possibles, composite, festif, sans prétention et totalement lié aux besoins et à la réalité du quartier. Le jardin de l'Espace Saint-Roch, quant à lui, résultante d'importants enjeux politiques, se veut, comme dans le cas de la Place de la Paix, la pierre angulaire de l'effort de revitalisation du secteur entrepris par la Ville. Mais peut-on vraiment espérer pouvoir catalyser le développement immobilier des zones névralgiques des centres urbains avec de « jolis espaces publics », alors qu'au même moment on refuse d'y assumer le contexte résidentiel existant susceptible de les rendre vivants ? Ce parc floral qui exploite avec théâtralité l'escarpement du site est, par contre, beaucoup trop précieux pour se lier d'une quelconque façon à l'esprit du quartier. Surréaliste malgré lui, ce « jardin français sur terrain vague » forme en quelque sorte le pendant « nouvel âge » de la *tabula rasa* brutaliste des années 60-70, le plaquage imposé d'une image policée.

Certes les fleurs sont préférables au béton, mais la surstructuration de l'ensemble entrave le potentiel du lieu et cache mal une même hantise de la spontanéité urbaine et de l'imaginaire. On a poussé la subtilité jusqu'à condamner l'occupation de l'espace central au profit d'un parterre ornemental : de l'ostentation comme technique de contrôle des masses ? Il est à espérer que dans un secteur si mal pourvu en verdure l'usage viendra à bout des interdits et que les quelques rares surfaces vertes praticables du parc pourront être foulées. L'intervention dans sa rigidité induit cependant une question pressante. N'aurait-on pas pu s'inspirer des liens qui unissent l'Îlot Fleurie à son environnement pour créer un espace tendu entre la familiarité ludique et la percée expérimentale ?

Si l'époque des « business centers » aseptisés tire possiblement à sa fin en Occident, la centralité n'étant plus un critère économique prépondérant, l'excentricité culturelle qui émerge spontanément des centres déstructurés contribue à leur redéfinition et appelle ce faisant des approches de développement plus ouvertes.

Dans les sociétés asiatiques qui se développent actuellement à des taux de croissance très élevés, le modèle du « business center » est toujours très en vogue. En Chine par exemple, où rien n'est ménagé pour marquer l'emprise du boom économique en cours, on élimine à leur profit des pans entiers d'urbanité traditionnelle. À Hong-Kong on a détruit il y a quelques années, parce qu'elle ne cadrait pas avec l'image uniforme et facile à contrôler d'une certaine modernité, la cité murée de Kowloon, probablement l'exemple contemporain le plus marquant (lire notamment Gaetano PESCE dans *Inter 52* qui s'en est inspiré pour un projet à Sao Paolo) d'une autogestion populaire et inventive de l'hypermensité.

Enfin, à Singapour où l'on a pratiqué une *tabula rasa* intensive pendant de nombreuses années, on s'occupe aujourd'hui à « nettoyer » avec une telle efficacité ce qui reste des vieux quartiers centraux qu'il est difficile de distinguer entre le vieux fraîchement aseptisé et le neuf que l'on construit depuis peu à l'image du vieux. Un processus rappelant étrangement ce qui se passe dans une ville patrimoniale comme Québec, où les élans destructeurs de l'utopie progressiste ont laissé place aux manifestations plus discrètes d'une autosimulation momifiante tout aussi réductrice. De l'effet bulldozer aux merveilleux mondes des Disneyland simili historiques, une même logique nie les forces stratificatoires du vivant.

Un ordre objectif mutant peut naître du chaos actuel de nos villes et aussi une nouvelle poésie, un nouvel art de vivre.

Félix GURTARI, *Nomade, cité, dessins, Restauration de la cité subjective (Inédit).*

On n'a qu'à penser à Rotterdam par exemple, au travail de Rem KOOLHAAS et de l'Office for Metropolitan Architecture — (en collaboration avec le paysagiste Yves BRUNIER) pour le parc de la Kunsthal, qui opère une subtile mais déroutante recomposition des sensations à travers la récupération des potentiels de l'existant, ou encore au projet minimaliste de Studio Works (Robert MANGURIAN et Mary-Ann RAY) pour le Grand Center de Saint-Louis, proposant une stratification de stratégies cumulatives et combinatoires de régénération du tissu urbain qui exploitent la singularité du trouvé sur place de façon poétique et ce dans une large gamme d'échelles.

Il faut donc en finir avec ces schémas d'idées conformes et monolithiques qui s'enlisent dans les préjugés et restent aveugles aux richesses que recèlent les impuretés du réel en puisant à même les virtualités concrètes et la banalité apparente du paysage urbain pour créer les glissements de sens qui induiront une mutation progressive de la perception.

Nettoyer la ville, c'est en tuer l'âme.

(Charles BUKOWSKI, *Folie ordinaire*, film de Barbet SCHROEDER.)

Cesser de nettoyer, comme le disait BUKOWSKI, pour dérouler ensuite la nappe d'images idéalisées et exogènes qui désincarnent l'expérience parce que sous le joug de la représentation et du « spectacle ». Alors que l'univers suburbain baigne déjà pleinement dans cette paradoxale et aliénante inertie corrélative d'une technologie aux vitesses décuplées, les centre-villes dans leur obsolescence ouvrent par ailleurs la voie à un réinvestissement singulier des lenteurs. La cité criblée peut devenir le laboratoire d'une intensification expérimentale et délirante des parcours, si on ne persiste pas à vouloir normaliser à tout prix par le lissage des aspérités circonstanciées et une volonté passéiste de monumentalité.

Au même titre qu'une conception confinant l'art urbain au monument ornemental et commémoratif, on peut questionner sur un autre plan la pertinence d'un centralisme programmatique monumental comme celui de Méduse à Québec, qui tend à reproduire le modèle normalisant du centre commercial au détriment d'une dissémination vraisemblablement plus apte à intensifier les singularités de l'errance urbaine.

Ne pourrait-on pas par exemple injecter dans une politique d'art et de paysage éphémères une partie des fonds octroyés à la pérennité décorative de quelques coûteux aménagements publics ? Le propos n'est pas ici de vouloir privilégier systématiquement le temporaire au détriment du permanent, mais bien de viser un amalgame actif de fragments aux temporalités différentielles, qui élargisse l'étendue des modalités d'expérience par le biais d'une planification ouverte basée sur une gestion souple de la métamorphose des usages, la ponctuation stratégique d'interventions exploratoires de même que l'appropriation inventif des espaces flous laissés à l'état brut dans la ville. Car l'avenir des noyaux urbains en apparente désuétude passe par l'optimisation de l'excentricité culturelle qu'ils sécrètent.

Vers une pulvérisation des cadres et la prolifération de créativité hybrides et joyeuses.

Il faut en finir avec l'hygiénisme. •

Il est défendu à toute personne visitant ou fréquentant les parcs :

d'y proférer des blasphèmes, des injures ou des paroles de menace ou

indécentes ou de faire aucune action indécente ou obscène ;

d'y endommager tout monument, mur, clôture, abris, siège, pelouse,

arbre, arbuste, fleur, plante, gazon ou toute autre propriété de la Ville, de

s'asseoir ou de circuler à pied ou autrement

en dehors des aménagements prévus à cette fin ; de s'y tenir debout sur les bancs, de s'y coucher ou

Si les terrains vagues constituent la contre-image de la cité productive, et si conséquemment il est naturel que le pouvoir en place tente d'en occulter la négativité par des occupations rationalisées, ne pourrait-on pas tenter de conserver l'énergie émancipatrice qui caractérise ces espaces flous, en les occupant par des aménagements construits ou paysagers formant une strate intermédiaire et hybride entre le totalitarisme de l'efficacité et sa contrepartie sauvage et chaotique ?

Ces espaces mutants, agencements de singularités aux dynamiques opposées, pourraient devenir les figures emblématiques d'une nouvelle façon de vivre l'urbanité de cette fin de millénaire tiraillée entre l'hypersophistication technologique et la persistance de l'archaïsme, l'immanence des contrôles et la quête de liberté, l'outrance ostentatoire d'une minorité et l'appauvrissement croissant des victimes de la crise.

Je crois en ces lieux qui ne sonnent pas
et n'ont pas de noms,
désignés peut-être par le seul fait
qu'il n'y a rien
pendant que partout autour
il y a quelque chose.

Peter HANDKE, *l'Absence*.

Ce texte donne suite à « De la désintégration comme modalité » publié dans *Inter* n° 54 en 1992 avant la complétion de l'Espace Saint-Roch.

La réflexion qu'il articule a été nourrie et stimulée par la lecture de différents écrits dont voici quelques-uns parmi les plus récents :

« Urbanité intersticielle », Ignasi Solà MORALES-RUBIÓ, *Inter* n° 61, 1995.

« Habitat nomade, derrière les palissades », François SEIGNEUR, *Inter* n° 61, 1995.

« La ville à l'épreuve de la pensée d'Héraclite », Adrien SINA, *Inter* n° 60, 1994.

« La sculpture en quête de public », John K. GRANDE, *Espace sculpture* n° 29, automne 1994.

« Du signe sauvage ; notes sur l'intervention urbaine », Patrice LOUBIER, *Inter* n° 59, 1993.

L'expression « La dissolution de l'espace public » est tirée d'un article du même titre de Chantal de GOURNAY, *AAQ Architecture Québec* n° 73, Montréal, juin 1993.

« La ville et ses restes », Perla KOROSSEK SERFATY, *Aménagement urbain : Promesses et défis*, sous la direction d'Annick GERMAIN, Questions de culture, Institut québécois de recherche sur la culture 1991.

« Les jardins imprévus », Sonia PELLETIER, *Inter* n° 53, 1991.

Les textes de Jocelyne ALLOUCHÉRIE et de Philippe POULLAQUE-GONIDEC dans les actes du colloque « Le paysage et l'art dans la ville » tenu à Montréal en mai 1989 (Éditions Association des architectes paysagistes du Québec).

Pour des développements plus substantiels concernant les implications des notions de « spectacle » et de vitesse dans la société contemporaine on se rapportera respectivement aux ouvrages de Guy DEBORD et de Paul VIRILIO.

Le projet de revitalisation culturelle du Grand Center de St-Louis (ancien « Theater district » florissant), conçu par Studio Works en collaboration avec Trivers Architectes et les artistes Mary MISS et James TURARELL, fut présenté avec d'autres d'octobre 1994 à janvier 1995 à Montréal, au Centre canadien d'architecture (CCA) dans le cadre de l'exposition *Stratégies urbaines, projets récents*. Le catalogue de cet événement est disponible à la librairie du CCA.